

AMOUR PERSONNEL

ENGAGEMENT ET FIDELITE

par le Père Marie-Dominique PHILIPPE

Conférence donnée aux AFC de Paris,
parue dans *Tâches familiales* n° 150 (fév. 1980)

L'oraison de la Messe du jour était tout à fait appropriée au sujet sur lequel nous devons réfléchir aujourd'hui : « Seigneur, accorde-nous de trouver notre joie dans notre fidélité ». Cela est vrai aussi par rapport au mariage. Nous avons tendance à vouloir chercher la joie uniquement dans les choses nouvelles, et nous avons de la peine à la trouver dans la fidélité...

Commençons par ce mystère de fidélité. Je dis bien : « mystère » de fidélité. Fidélité à l'égard de Dieu, fidélité à l'égard du prochain. Nous allons d'abord voir comment l'amour réclame la fidélité. Cela me permettra de mieux vous faire comprendre ce que j'appelle « amour personnel ». En effet, cela présente pour certains quelques difficultés. Je voudrais donc que vous compreniez bien ce que cela signifie. En prenant le sujet de cette manière-là, nous comprendrons mieux comment l'amour, à un certain degré de pénétration, c'est-à-dire à un certain degré de spiritualité (*ou* mieux, de profondeur), réclame la fidélité.

En effet, on ne peut pas dire que tout amour réclame la fidélité. Et toute la difficulté est là ! Nous sommes des êtres très complexes et, en raison même de cette complexité, l'amour s'épanouit en nous de manières multiples et diverses. L'amour réclame l'unité, et cependant il faut bien reconnaître que, dans son développement dans le cœur de l'homme — comme dans le cœur de la femme — l'amour prend des formes diverses. C'est en voyant ces formes diverses de l'amour que nous pouvons le mieux saisir que, lorsqu'il atteint son sommet — c'est-à-dire lorsqu'il est un véritable amour « personnel », comme nous le verrons — l'amour réclame la fidélité. La fidélité n'est pas extérieure à l'amour. Il n'y a pas de devoir de fidélité. Il

Il y a un devoir d'aimer qui implique la fidélité. Si on met la fidélité en dehors de l'amour, on ne comprend plus — exactement comme si on met l'engagement en dehors de l'amour. Il arrive en effet que l'on signe en quelque sorte un « contrat » d'engagement, un « contrat » de fidélité, et l'amour, lui, est « à côté », et quelquefois ... il disparaît. On veut alors être fidèle à un contrat de justice ; on veut être fidèle, mais à un *devoir*, sans comprendre que c'est *l'amour* qui réclame l'engagement et la fidélité. C'est cela que nous devons essayer de comprendre. Car cela se comprend, en effet ; ce n'est pas seulement un mystère auquel on adhère. En dernier lieu c'est un mystère ; mais il y a d'abord une *compréhension* de l'amour. Le mariage n'est pas seulement un sacrement, il est d'abord une rencontre humaine entre deux êtres qui se choisissent, qui s'aiment, qui s'engagent l'un envers l'autre et qui se promettent mutuellement fidélité. Le sacrement sera là pour donner la force du Christ, pour donner l'amour du Christ, pour permettre à l'amour divin de transformer l'amour humain sans le détruire, en lui donnant au contraire de croître sans cesse et en permettant à la grâce de tout prendre dans le cœur de l'homme et de la femme, dans le cœur des époux, donnant ainsi à cet amour, lié à celui du Christ, une nouvelle dimension d'engagement et de fidélité.

Il faut bien respecter — tel a toujours été l'enseignement de l'Eglise — la distinction entre les exigences de la nature humaine et le mystère de la grâce. Cela est vrai pour toute notre vie chrétienne, mais c'est spécialement vrai pour le mariage. On pourrait dire que le mariage est le sacrement de l'incarnation par excellence, parce qu'il exige que l'amour humain aille jusqu'au bout de ses exigences d'amour humain, et que, allant jusqu'au bout de ses exigences, il soit transformé par un amour divin qui ne le détruit pas mais qui lui permet au contraire de connaître comme une nouvelle vigueur, un nouvel élan qui l'entraîne toujours plus loin.

L'AMOUR PERSONNEL

Voyons donc d'abord, sur le plan proprement philosophique, ce qu'est l'amour et ce qu'est l'amour *personnel*. Nous savons qu'il y a en nous — nous pouvons en prendre conscience — un amour passionnel. Ce n'est pas un mystère. Nous avons tous été, plus ou moins, passionnés dans notre vie pour certains biens sensibles. La passion porte en effet sur le *bien sensible* ; et parmi les biens sensibles il y a la personne humaine, qui a une grandeur unique. Je peux être passionné pour la sensibilité d'une personne, pour son regard, pour sa beauté que je découvre. Je me souviens d'un voyage que j'ai fait en Grèce avec un sculpteur. Il voyait des choses que je ne voyais pas. Un jour où nous étions sur une île, je reçois soudain un coup de coude dans la poitrine — c'était lui : « Regardez cette déesse ! ». Une femme passait, qui avait en effet quelque chose d'une déesse. Je l'ai regardée avec lui et je le voyais, lui, passionné esthétiquement — je crois que cela n'allait pas plus loin ! — devant cette « déesse » : une femme dont le regard était d'une beauté extraordinaire — le regard grec, les yeux grecs tels qu'on les représente ; mais quand on les voit vivants, cela fait un autre effet ! Elle nous regardait du reste avec beaucoup de gentillesse, parce qu'elle nous voyait stupéfaits

et qu'elle était très heureuse d'être objet d'admiration ! Une passion peut s'éveiller ainsi. Quand on ne fait que passer parce qu'on voyage, on ne s'arrête pas ; mais si mon sculpteur était resté là, il serait peut-être revenu plusieurs fois dans cette île pour retrouver ce regard, pour retrouver cette physionomie, pour retrouver ce contact sensible qui éveille la passion. Saint Thomas n'hésite pas à dire que la passion est une disposition au mariage ; c'est très possible. La passion en soi n'est pas mauvaise ; être passionné pour un bien sensible, c'est bon. Si nous n'avons jamais été passionnés par un bien sensible, il nous manque une expérience humaine, la petite expérience de l'étincelle qui peut devenir un grand feu. Ce qu'il faut, c'est savoir de quoi il s'agit. Il est évident que ce n'est pas au moment où l'on est pris qu'on peut réfléchir ; mais après l'expérience passagère, nous prenons conscience du fait qu'il y a un amour passionnel en nous, qui porte sur le bien sensible. Parfois cet amour reste uniquement au niveau passionnel. Saint Thomas étudie très longuement cet amour dans son traité des passions¹. Ce théologien s'intéresse aux passions, alors que les autres théologiens ne les regardaient guère, parce que le stoïcisme qui avait marqué les Pères de l'Église était passé chez beaucoup de théologiens. Pour les stoïciens, en effet, il ne faut surtout pas s'arrêter à l'amour passionnel, qui est considéré par eux comme mauvais, et non seulement par eux, mais par beaucoup de théologiens du temps de saint Thomas. Par contre saint Thomas lui-même, à cause de son réalisme, a écrit tout un traité sur la passion-amour. Il en avait sûrement eu l'expérience ; mais comme il avait un cœur très limpide, cela ne l'inquiétait pas ! Saint Augustin, lui, ne s'est pas arrêté aussi longuement à l'amour passionnel, parce que cela lui avait joué des tours !...

L'AMOUR PASSIONNEL

Saint Thomas définit la passion-amour comme l'éveil en nous d'une connaturalité affective qui nous lie au bien sensible. Et il nous dit que l'amour passionnel « liquéfie » notre cœur. Cela veut dire que notre cœur, avant l'éveil de la passion, peut être un peu dur, et que subitement, avec la passion il devient accueillant ; subitement notre cœur devient sensible et aime être en présence du bien qui l'attire, auquel il se connaturalise et dont il cherche à être le plus proche possible pour être transformé. Le bien sensible, en effet, agit sur nous d'une manière active et nous transforme, il nous transforme sensiblement, passionnellement. La passion est une chose très grande. Il nous faudra peut-être y revenir, parce qu'il est important de bien saisir la complexité de la passion.

La passion-amour implique une ambivalence : elle peut tourner à la haine. Les psychologues le disent très fortement, mais en oubliant de souligner que c'est l'amour passionnel lui-même qui est ambivalent. Tout amour passionnel est ambivalent, du fait même que cet amour est en nous l'attraction d'un bien sensible. Nous sommes attirés par ce bien, « possédés » par ce bien, pris par lui, et nous désirons par le fait même nous unir à lui, être le plus proches possible de lui. Nous voulons que ce bien ne nous quitte plus, nous voulons sa

¹ Voir *Somme théologique*, I-II, q. 26 et sq.

présence. Mais comme ce bien reste un bien sensible, il est toujours un peu extérieur à nous. De plus, si ce bien sensible est une personne, il peut ne pas répondre à notre appel passionnel, il peut être lui-même attiré par un autre bien sensible, qui n'est pas nous ! Attiré par un autre bien sensible, il ne s'intéresse pas à notre propre attraction ; parfois, du reste, il l'ignore. La passion ne se déclare pas nécessairement. Pour en revenir à l'histoire que je vous racontais tout à l'heure, nous n'avons pas déclaré à notre « déesse », en Grèce, que nous étions en admiration devant elle ! Nous sommes restés à la regarder comme on regarde une belle statue, sans lui faire de déclaration. La passion n'exige pas cela. On est saisi, on est pris, on est possédé, on est comme « délogé » de soi pour être porté vers l'autre ; c'est le propre de la passion qui porte sur un bien sensible. Si ce bien sensible est une personne, cette personne peut très bien être elle-même prise par un autre bien sensible et se détourner de nous, ne pas faire attention à nous. Il peut alors naître en nous une tristesse. La tristesse naît de ce que l'on n'est pas uni au bien sensible qui nous attire ; alors qu'il y a joie, et jouissance, lorsqu'on est uni à ce bien sensible. Si ce bien sensible s'écarte, il y a tristesse ; une tristesse affective au niveau de la passion, une tristesse qui est normale, qui n'est pas mauvaise en soi.

La passion n'est pas mauvaise en soi. Ce qui est mauvais, c'est l'excès de la passion ; c'est lorsque la passion étouffe toute autre éclosion de l'amour. Quand elle étouffe toute autre éclosion de l'amour, la passion devient dangereuse ; parce que, du fait qu'elle est sensible, nous la ressentons plus que tout autre épanouissement de l'amour, nous la ressentons dans toute notre sensibilité, dans tous nos sens et notre imagination ; elle nous saisit et devient comme un grand feu. Elle peut galoper comme un grand feu, surtout quand il y a du vent — ce vent qu'est l'imaginaire ! L'imaginaire tourne autour de la passion et vient attiser le feu. Nous nous imaginons que c'est vraiment là le trésor que nous avons cherché indéfiniment, que nous n'avons pas encore découvert et qu'enfin nous découvrons. Et si l'autre n'écoute pas, ou s'il se détourne, nous nous impatientons, et non seulement la tristesse, mais parfois la haine, naît en nous. Car celui que nous considérions comme notre bien peut devenir pour nous un mal. Aiguisant en nous la tristesse parce qu'il est absent, parce qu'il ne répond pas à notre présence, il devient pour nous le mal, parce que sans le savoir, involontairement, il nous blesse, à ce moment-là naît en nous la passion de la haine. La haine, en soi (la haine-passion), n'est pas mauvaise, c'est une réaction affective de recul qui est juste l'inverse de l'amour. Amour et haine sont deux passions qui sont en opposition, en opposition dialectique ; dans la mesure même où l'amour nous attire vers le bien, la haine nous replie sur nous-mêmes et nous fait prendre nos distances affectives. Nous devenons comme de la glace (un iceberg !), volontairement, à l'égard de celui qui avait été pour nous source d'amour, qui avait allumé en nous l'amour. Nous connaissons bien ce petit jeu affectif, qui peut devenir dramatique. Cela fait partie des passions qui sont en nous. La passion de l'amour, c'est le « concupiscible » qui nous porte vers le bien sensible. Quand ce bien nous échappe, il peut y avoir en nous, venant au secours du concupiscible, l'éveil de l' « irascible ». C'est toujours l'amour qui éveille les passions. Et l'éveil de l'irascible, c'est la colère. Nous nous mettons en colère comme si nous avions des droits sur ce bien. Ce bien nous a attirés, il a suscité en nous cet amour (involontairement) : nous y avons donc droit, puisque de fait nous lui sommes liés ... alors nous nous mettons en colère, parce que ce bien sensible n'a pas l'air de nous répondre. Ou

bien nous nous mettons en colère parce qu'un autre l'attire loin de nous ; c'est alors contre ce troisième que nous sommes en colère. C'est la situation triangulaire bien connue des psychologues : le troisième qui arrive est toujours le trouble-fête. Quand on est deux, on arrive à s'entendre, mais le troisième ! ... Le troisième écarte de nous celui qui était pour nous le bien sensible qui nous attirait ; notre colère à l'égard de ce troisième peut aller parfois jusqu'à la volonté de le détruire : la colère peut aller jusque-là. La colère peut vouloir détruire le bien sensible, quand elle est alimentée par la jalousie, par tous ces « dessous » qui sont en nous, et que nous n'osons pas regarder. Il faut de temps en temps les regarder, dans une lumière très saine : nous savons qu'en nous il y a les passions. Ce qu'il y a de plus terrible, c'est de les nier, c'est d'être « dedans » et de ne pas s'apercevoir que l'on est complètement passionné. Il y a des gens qui vous disent : « Tout est raisonnable dans ma vie ». Mais dès qu'on regarde attentivement, on voit qu'en réalité c'est la passion qui est là. Il faut reconnaître qu'il y a en nous un soubassement passionnel. Je dis bien : un « soubassement » passionnel, parce que normalement on doit s'élever plus haut, on doit aller plus loin. Si ce soubassement est pour nous le sommet, c'est que nous sommes alors déchaînés dans la passion. Cela arrive assez facilement chez les jeunes ; mais je ne sais pas s'il y a un âge pour la passion ! Aristote dit que c'est chez les jeunes et chez les plus âgés que la passion est la plus forte. Cela se comprend ; car ceux qui sont en pleine activité sont pris par leur activité, de sorte qu'ils ont moins de temps pour l'imaginaire ! Les jeunes, eux, ne sont pas encore polarisés par une fin : ils sont à l'âge où l'on n'a pas encore choisi, où ce qu'on fait n'est pas très agréable, où on travaille parce qu'il faut travailler, sans avoir vraiment de finalité ; c'est alors la passion qui domine. De plus, ils se trouvent au milieu d'autres jeunes, et le cinéma et la télévision font grandir l'imaginaire, ce qui développe le concupiscible ou l'irascible. Chez les meilleurs, c'est l'irascible ! Quand l'irascible se développe, on désire les luttes, et on se fait héros dans la lutte. Chez les plus âgés, c'est autre chose. Quand ils n'ont plus de métier, quand on leur a retiré leur activité et qu'ils n'ont plus d'œuvre à faire, quand les enfants ont quitté le nid et qu'ils ont grandi un peu trop vite, et qu'on se retrouve seul, il y a alors une recrudescence passionnelle. La nature a horreur du vide ! et la passion est toujours là pour combler le vide, parce que la passion renaît, elle est en nous comme volcanique...

Nous connaissons tout cela, mais il est important de le regarder de temps en temps, sans attendre que les psychanalystes nous disent qu'il y a en nous l'imaginaire et les passions. Il faut avoir suffisamment de lucidité pour le comprendre soi-même, et pour comprendre que ce terrain passionnel qui est en nous est très complexe, parce qu'il est toujours obscur.

Le propre de l'amour passionnel, c'est d'attirer à lui. C'est un amour qui est nécessairement « captatif » : on ramène à soi. Aristote donne un exemple qui est très grec : la passion pour le vin. On aime le vin, le bon vin, non pas à cause du vin, mais pour soi, simplement, parce qu'on aime le bon vin. C'est normal : il vaut mieux qu'il soit bon ! On aime donc le bon vin, mais on l'aime pour soi : amour captatif. Cet amour passionnel lié à l'imaginaire peut, tout en assumant l'instinct, se confondre avec lui : l'amour du bon vin peut comme s'identifier à l'instinct de conservation au niveau de l'individu (si je ne bois pas mon alcool, je meurs..) ; et l'amour passionnel peut comme s'identifier à l'instinct sexuel... Il est certes normal que les passions aient une répercussion sur les instincts, qu'elles les excitent ;

L'AMOUR VOLONTAIRE

mais par l'imaginaire elles tendent toujours à s'identifier de plus en plus à eux, désirant qu'ils soient source d'une jouissance toujours plus grande.

Il y a en nous un amour beaucoup plus fort, beaucoup plus grand, qui est l'amour volontaire. Là j'insisterai davantage, parce que c'est cela qui est le plus important à découvrir. L'amour passionnel, il faudra l'éduquer, mais *bien* l'éduquer. Il ne s'agit pas de le réprimer pour le plaisir de le réprimer ; il ne faut pas être stoïcien en éducation : c'est très mauvais. Il faut comprendre qu'un amour ne peut se dépasser que par un autre amour ; et que, quand on veut dominer un amour, même un amour passionnel, au nom du devoir, ce n'est jamais entièrement assumé. Il se prépare alors des lendemains terribles. Il faut au contraire comprendre qu'il y a en nous, au plus intime de notre âme spirituelle, une capacité d'aimer spirituellement. C'est ce que j'appelle *l'amour personnel*. En effet, l'amour passionnel et l'amour instinctif, s'ils sont bien personnels, ne sont cependant pas ce qui caractérise notre personne humaine. L'animal a des instincts et des passions. Le propre de l'homme est de dominer ses passions, de les dominer en s'en servant, de les dominer en les transformant, en les spiritualisant, en les purifiant. Le propre de l'homme est de dominer ses instincts ; non pas de les supprimer, mais de les dominer et de leur donner leur pleine signification, parce que l'instinct par lui-même n'a pas de signification. Le propre de l'homme — et c'est pour cela que je parle d'« amour personnel » — est cet amour spirituel. Comprenons bien ce que cela veut dire. Je dis « amour *personnel* » pour ne pas dire « spirituel », parce que, quand je dis « amour spirituel », on croit toujours qu'il s'agit de quelque chose d'un peu abstrait — ce qui est très faux. L'amour spirituel, l'amour personnel, n'est pas abstrait : s'il l'était, ce ne serait plus un amour. Le propre de l'amour est cette force intérieure d'une tendance, d'une orientation, d'une inclination, d'un appétit vers un bien qui existe, donc un bien concret, qui peut être spirituel. Le spirituel n'est pas toujours abstrait ! L'être le plus spirituel qui soit est l'être le plus personnel et le plus singulier et le plus concret qui soit : Dieu ; Dieu n'est pas une réalité abstraite — ce ne serait plus Dieu. Dieu est le Bien — « Dieu seul est bon² » — il est le Bien par excellence.

L'AMOUR SPIRITUEL

L'amour spirituel s'éveille en nous progressivement ; du moins, nous en prenons conscience progressivement. Et cette capacité d'aimer personnellement est ce que nous appelons la *volonté*. J'insiste sur ce point parce que, depuis Descartes, la volonté est regardée uniquement comme une faculté d'efficacité, et l'amour n'est plus regardé qu'au niveau passionnel ; alors qu'en réalité la volonté est premièrement en nous un « appétit spirituel »

² Mt 19, 17 ; Mc 10, 18 ; Lc 18,19.

(c'est ainsi que l'appelle saint Thomas)³, une capacité d'aimer, c'est-à-dire d'atteindre un bien spirituel, un bien personnel. Nous sommes attirés par une personne comme par notre bien. Le tout petit enfant est attiré par sa mère. Il y a évidemment ici un aspect passionnel — l'aliment qui attire —, mais il y a quelque chose de beaucoup plus profond, un lien qui est très difficile, du reste, à détecter, entre le tout petit enfant et sa mère. Il y a un « appétit personnel », qui n'est pas encore conscient, qui est souterrain, mais qui est réel et qui lie l'enfant à sa mère ; c'est pour cela que l'enfant, en présence de sa mère, se calme. Il y a un lien très mystérieux, qui reste pour nous difficile à découvrir, encore une fois, puisque nous n'en avons pas eu conscience. Mais ce n'est pas parce que nous n'en avons pas eu conscience qu'il n'est pas réel. La mère, elle, a conscience de ce lien souterrain, radical, profond, qui existe entre son enfant et elle-même. Le premier sourire de l'enfant !... Ce lien est certes affectif, passionnel, mais il est aussi quelque chose de plus.

Il est difficile de dire à quel moment nous en prenons conscience, parce que l'amour s'éveille progressivement et lentement. Mais à un moment donné nous prenons conscience du fait qu'il y a un lien personnel d'amour. On s'en aperçoit surtout au moment des séparations. C'est à ce moment-là que l'on découvre combien ce lien personnel est fort, que l'on se rend compte que cet amour personnel était toute notre vie et prenait possession de toute notre volonté ; mais c'était quelque chose de tellement simple que nous n'avions pas besoin de dire : « Je *veux* aimer » : nous aimions. Il y a en effet une différence entre « J'aime » et « Je veux aimer ». Tout amour spirituel implique cette *volonté* d'aimer. Mais quand l'amour spirituel, l'amour personnel, est suffisamment fort, on ne dit plus : « Je veux aimer », mais simplement : « J'aime ». J'aime spirituellement, j'aime avec mon cœur, ma volonté, et donc je veux que cet amour grandisse. C'est là qu'apparaît la volonté : je veux que cet amour grandisse ; je ne veux pas m'arrêter à cet amour tel qu'il est actuellement, car je comprends que cet amour peut progresser et je veux qu'il progresse. La volonté d'aimer apparaît à l'intérieur du désir de croissance. A ce moment-là nous comprenons que cet amour est un amour volontaire, qu'il est spirituel et volontaire. C'est cela qu'il faut redécouvrir aujourd'hui, parce que les affirmations de Descartes ont fait des dégâts terribles, en ramenant l'amour au niveau passionnel, de sorte qu'il n'y a plus eu d'éducation volontaire d'un amour spirituel. Or, quand l'amour reste au niveau imaginaire et passionnel, il n'a plus — comme le dit admirablement saint Thomas — d'autre finalité que les instincts.

L'amour passionnel n'a pas de finalité propre ; si donc on le sépare de la volonté, la seule finalité qui lui reste est celle de l'instinct. C'est bien ce que nous voyons aujourd'hui. Ceux qui disent « aimer » pensent que l'amour passionnel qu'ils éprouvent va les stabiliser ; mais en fait ils ne se stabilisent pas, car l'instinct ne peut pas stabiliser. Ne pouvant pas être une fin personnelle, il ne peut pas stabiliser une personne. Il peut momentanément donner une détente, une jouissance au niveau sensible, au niveau passionnel, mais il ne peut pas stabiliser parce qu'il n'est pas la fin de l'homme. Il peut finaliser l'animal — et l'animal qui est en nous, il faut bien le reconnaître. L'animal est finalisé par la procréation. Par la procréation, pas par l'instinct sexuel. Or l'homme voudrait parfois se finaliser par l'instinct sexuel, ou

³ *Somme théol.* I-II, q. 8, a 1.

même simplement par l'instinct qui le porte vers le bon vin ou vers les bons repas ! Mais il ne peut pas se finaliser ainsi parce que la fin de l'homme est au-delà. C'est pour cela qu'il est si terrible d'oublier que le véritable amour est *volontaire*.

L'amour spirituel est donc au niveau de la volonté, cet « appétit spirituel » qui est en nous. Cet « appétit spirituel » s'éveille progressivement en nous, il met du temps à s'éveiller pleinement et à être parfaitement conscient. Et il faut l'éduquer, en prenant conscience du fait qu'il y a en nous une force plus grande que celle de la passion, une force qui provient justement de cet appétit spirituel, de cet appétit volontaire qui porte sur un bien personnel, une personne que je considère comme mon *bien spirituel*, une personne capable de me perfectionner, capable de susciter en moi un véritable amour. Cette personne, il faut que je la connaisse, c'est évident ; tout amour spirituel présuppose un minimum de connaissance. Il faut donc connaître cette personne, il faut savoir qu'elle est capable de me finaliser, c'est-à-dire de susciter en moi un amour et de me perfectionner, de devenir mon bien. La personne devient mon bien, c'est-à-dire le lieu où mon cœur en ce qu'il a de plus profond, c'est-à-dire ma volonté, pourra s'épanouir pleinement. Et cet amour spirituel, pour se stabiliser, c'est-à-dire pour être parfaitement lui-même, demande que celui que j'aime m'aime. Avoir un amour spirituel pour quelqu'un ne suffit pas pour que notre cœur soit satisfait. Notre cœur spirituel, c'est-à-dire notre volonté, ne peut être satisfait que lorsque la personne que nous considérons comme notre bien et que nous aimons comme une personne, et donc au-delà du sensible, nous aime.

Notez bien que « au-delà du sensible » ne veut pas dire qu'il faille soustraire le sensible, le rejeter. Cette personne que j'aime est une personne singulière, qui a telle sensibilité, telle imagination ; c'est cette personne concrète que j'aime. Mais je l'aime au-delà du sensible, au-delà de la beauté de ses yeux !... On peut aimer uniquement à cause de cela, mais l'ennui, c'est que cela ne dure pas ! Tout amour sensible s'use. Seul l'amour spirituel, qui dépasse la beauté sensible, qui dépasse l'attraction sensible et passionnelle, peut demeurer.

Cet amour spirituel qui porte sur une personne en tant qu'elle est mon bien, en tant qu'elle est pour moi un certain absolu (une personne humaine est bien un certain absolu : je peux donc l'aimer vraiment comme mon bien), ne peut être parfait que si cette personne m'aime, que s'il y a réciprocité dans l'amour. Voilà le grand problème de l'amour spirituel : il ne peut pas y avoir de véritable amour spirituel sans que celui que j'aime m'aime, et sans que je *sache* que celui que j'aime m'aime vraiment, qu'il essaie de m'aimer avec l'intensité avec laquelle je l'aime. *L'amour spirituel et personnel demande de se réaliser dans la réciprocité, d'être ce que nous appelons un « amour d'amitié ».* Comprenez bien : on réduit souvent l'amitié à une camaraderie ; ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici, mais de l'amitié au sens fort, la *philia* grecque, qui est un amour volontaire *réciproque*, dans lequel on se choisit et, en se choisissant librement, on s'engage à s'aimer mutuellement. Il y a un engagement dans le choix. On prend mutuellement la responsabilité de s'aimer, de s'aider et de tout faire pour que cet amour puisse progresser, puisse s'intensifier. C'est la grandeur de l'amour d'amitié, de cet amour personnel par lequel on aime l'autre pour lui-même. Je n'aime plus l'autre premièrement pour moi en l'accaparant, je l'aime pour lui-même ; mais pour pouvoir l'aimer pleinement pour lui-même, il faut que je sache qu'il m'aime. C'est là le point délicat, car, apparemment, on a l'air de

revenir à un amour captatif : j'aime l'autre dans la mesure où il m'aime, et par conséquent, si je m'aperçois que son amour diminue, mon amour diminuera !

Pour répondre à cette objection, *comprendons d'abord que si l'amour d'amitié réclame la réciprocité, il réclame aussi la connaissance* ; il exige non seulement que je connaisse que l'autre m'aime, mais que je connaisse ce qu'il est. Je dois connaître cet autre qui est mon bien, et chercher à le connaître toujours plus. Cependant je sais que mon amour dépasse la connaissance que j'ai de lui, que mon amour n'est pas mesuré par cette connaissance. Si mon amour était mesuré par la connaissance que j'ai de celui que j'aime, ce ne serait plus un véritable amour, parce que l'amour réclame le dépassement de toute connaissance. Par la connaissance en effet, je risque toujours de demeurer dans l'immanence ; alors que l'amour est « extatique », selon l'expression de Denys reprise par saint Thomas. Autrement dit, l'amour nous fait sortir de nous-mêmes et nous fait aller à la rencontre de l'autre. Voilà l'« extase », non pas l'extase charismatique, mais l'extase propre à l'amour. Il ne s'agit pas d'une extase qui nous ferait tomber par terre les bras étendus en disant : « Je t'aime tellement que je tombe en extase ! ». Il s'agit d'une extase vécue spirituellement, volontairement, qui consiste à aimer l'autre en le regardant avant de se regarder soi-même, à le regarder plus que soi-même et à l'aimer au-delà de ce que l'on connaît de lui. L'amour n'est pas mesuré par la connaissance. Heureusement ! parce que, au bout d'un certain temps, on découvre que l'autre a des défauts. La découverte des défauts va-t-elle diminuer l'amour ? Pas du tout ! Si on aime vraiment, l'amour est capable d'absorber ces défauts et de faire qu'on aime l'autre encore plus pour l'aider à vaincre ses défauts, à les dépasser ; c'est le propre de l'amour.

Si la connaissance mesurait l'amour, la découverte des défauts de quelqu'un arrêterait immédiatement l'amour. C'est là une chose importante et difficile, surtout dans le monde d'aujourd'hui où nous avons un tel culte de la connaissance. Nous sommes tous plus ou moins des intellectuels et des cérébraux, ou nous sommes tentés de l'être à cause des idéologies modernes, parce que le propre de l'idéologie est de mettre l'idée avant tout, la connaissance avant tout. Or, en réalité, la connaissance est ordonnée à l'amour, elle doit aider l'amour : la connaissance des qualités, mais aussi la connaissance de ce qui est moins « qualité », de ce qu'on appelle « défauts », de ce qu'on appelle « limites ». Il faut que l'amour arrive à dépasser cela.

Aimer vraiment l'autre, c'est l'aimer pour lui-même, dans sa grandeur personnelle, dans sa dignité personnelle, dans son absolu de personne humaine. Chaque personne humaine représente un certain absolu, déjà sur un plan purement philosophique, et encore bien plus sur le plan surnaturel et divin, puisque chacun est aimé de Dieu et du Christ d'un amour unique, ce qui fait la dignité de l'homme au sens plénier. Dans l'amour spirituel et personnel, c'est cette dignité de la personne humaine que je découvre, que je découvre intérieurement. Car l'amour me donne une connaissance *intérieure* de l'autre ; ce n'est pas la connaissance que les autres ont de lui, c'est une connaissance qui est toujours personnelle et qui est comme toujours comme un secret : j'ai découvert la dignité de telle personne et je l'aime. Je ne l'aime pas à cause de sa dignité, mais parce que c'est elle, parce que c'est lui. Sa dignité est comme sa « gloire » intérieure, qui l'enveloppe, mais je l'aime pour lui, pour elle, parce que c'est une personne qui est mon bien. Et quand cette personne m'aime, l'amour que j'ai pour elle peut

avoir alors une liberté beaucoup plus grande ; il peut *se reposer* dans l'autre. Tant que je *désire* seulement l'autre et que je ne sais pas s'il m'aime, il n'y a pas ce repos, il n'y a pas cette confiance en l'autre ; mon choix ne peut pas s'épanouir totalement ; j'aspire à l'autre, je tends vers lui, mais je ne peux pas me reposer en lui ; or l'amour spirituel demande de se reposer dans l'autre. L'autre est mon « lieu » spirituel, il est celui qui donne à ma vie sa signification, et toute ma vie prend une signification nouvelle grâce à cet amour.

La réciprocité de l'amour est donc absolument nécessaire mais ce n'est pas la réciprocité, l'amour de l'autre, qui *mesure* mon amour pour lui. J'ai besoin de cette réciprocité ; mais je n'aime pas l'autre parce qu'il m'aime, je l'aime parce qu'il est lui. C'est lui que j'aime. Mais parce que je sais qu'il m'aime, cette réciprocité permet l'épanouissement dernier de mon amour.

Reprenons encore ce que nous avons dit, pour bien le préciser. Si tout amour spirituel exige une certaine connaissance du bien personnel qui m'attire, cet amour n'est cependant pas déterminé (spécifié), finalisé par la connaissance que j'ai de ce bien, mais par ce bien lui-même en tant que connu. Et si tout amour d'amitié exige une réciprocité et la conscience de cette réciprocité, l'amour d'amitié n'est cependant pas déterminé (spécifié), finalisé par cette réciprocité. Il y a là deux exigences, propres à l'amour spirituel et à l'amour d'amitié, qu'il ne faut jamais oublier.

L'amour spirituel assume l'amour passionnel et l'amour passionnel n'est parfaitement limpide et parfaitement « lui-même » que dans un amour spirituel. A ce moment-là, la passion est purifiée, tout en continuant d'exister : elle est véritablement *assumée*. Quant à l'instinct, il est lui aussi purifié ; il demeure, certes, il n'est pas refoulé, mais il est véritablement *dépassé*, toutes nos énergies vitales étant comme captées en vue de quelque chose de plus, car nous avons découvert la personne, tout ordonnée au bien spirituel. Une personne humaine est en effet un être spirituel, un esprit capable de connaître et d'aimer une autre personne, un bien spirituel. La personne humaine se présente à moi comme une réalité qui a vraiment son absolu ; je la découvre comme cet absolu et je la choisis. C'est là qu'interviennent l'engagement et la fidélité.

L'engagement et la fidélité naissent à partir de ce choix personnel. Une personne choisit une autre personne comme son bien, comme ce qui donne une signification à sa vie humaine, dans un amour réciproque, un amour conscient où l'on se choisit. Le choix est l'engagement spirituel de l'un par rapport à l'autre : on s'engage à s'aimer et à vouloir s'aimer, en comprenant que cet amour peut croître indéfiniment, qu'il peut s'approfondir indéfiniment parce qu'il y a dans la personne humaine un certain absolu et que cet absolu, nous pouvons être attirés par lui, le découvrir de plus en plus, nous laisser prendre par lui de plus en plus.

Cet amour extatique qui me fait sortir de moi me permet en même temps de recevoir l'autre et d'être accueillant. Et dans l'engagement de ce choix mutuel, un lien se fait, ce lien de deux personnes qui désirent avoir le même vouloir dans leur amour — en respectant la différence des opinions et des sensibilités, en respectant tout ce que représente la diversité d'une personne humaine. On ne veut pas que l'autre devienne semblable à nous, on veut que

l'autre soit parfaitement ce qu'il doit être. Le choix implique ce respect, l'engagement implique le respect de l'autre. Ne pas respecter l'autre dans sa propre dimension personnelle, c'est le tyranniser ; et la tyrannie supprime l'amour, parce que vouloir dominer sur l'autre, c'est le ramener à nous... c'est donc l'aimer comme on aime le bon vin ! A ce moment-là on ne l'aime plus vraiment, parce qu'il n'y a plus ce regard sur lui, regard qui peut être un regard d'admiration, mais qui ne l'est pas nécessairement. Ne disons pas qu'il faut tout le temps s'admirer pour s'aimer ; il y a quelque chose de plus profond que cela ; mais l'admiration est peut-être au départ. On dit toujours qu'une femme ne peut vraiment aimer son mari que quand elle est en admiration devant lui. Je ne suis pas sûr que ce soit vrai ! Car l'amour dépasse cela. L'admiration est du côté de la connaissance. Il y a un amour plus profond, un amour plus simple, plus vrai, qui consiste à s'aimer parce que l'on veut réaliser ensemble quelque chose (nous reviendrons là-dessus) ; et la fidélité naît de là.

Voilà ce qui me semble tellement important. Au niveau passionnel, il n'y a pas de fidélité ; il y a une usure de l'amour. Au niveau passionnel, on veut changer tout le temps, parce que la sensibilité change. Notre sensibilité de quinze ans, notre sensibilité de vingt ans, ne sont pas les mêmes que notre sensibilité de quarante-cinq ans ou de soixante-dix ans. Il ne peut en être autrement, parce que notre sensibilité est dans le devenir. C'est pour cela que nous avons besoin, quand nous sommes trop tendus, de voir d'autres visages, d'autres paysages, de voir autre chose : cela nous détend. Il n'y a pas de fidélité au niveau passionnel : il serait faux de la chercher là. Mais il y a une fidélité au niveau de l'amour spirituel. Pourquoi ? Parce que l'amour spirituel dépasse le sensible et est capable de renouveler notre sensibilité. Ce n'est pas facile à réaliser, mais c'est vrai. Notre amour spirituel est capable de renouveler notre sensibilité à l'égard de la personne que nous aimons. Il ne faut pas le vouloir à tout prix : ce serait le meilleur moyen de ne jamais y arriver. Cela doit se faire de l'intérieur. L'amour spirituel renouvelle notre cœur, il demande de croître sans cesse, comme un feu, et d'aller toujours plus loin. En effet, l'amour spirituel, l'amour personnel, n'a pas de limites, puisqu'il touche une personne dans ce qu'elle a de plus profond ; il demande donc de s'approfondir toujours davantage.

La croissance de l'amour spirituel se fait par approfondissement. Il ne s'agit pas de variété, il ne s'agit pas de chercher les petits « trucs » qui font qu'on change de perspective. Ce qu'on veut, c'est aller toujours plus loin dans le lien avec l'autre. On comprend alors que le temps aide à approfondir. Le temps, qui use la sensibilité, permet un approfondissement de l'amour personnel, de l'amour spirituel. Et c'est dans cet approfondissement que nous découvrons la grandeur de la fidélité. La fidélité, c'est l'amour spirituel qui s'approfondit, qui veut toujours aller plus loin. On est fidèle dans la mesure où l'on veut aller toujours plus loin. Il y a une expression de l'Apocalypse qui me semble être le secret de la fidélité : « Ceux-là (...) sont vierges ; ils suivent l'Agneau partout où il va »⁴. La vierge est celle qui suit l'Agneau partout où il va. La virginité, selon le langage de l'Écriture, c'est la fidélité. Un cœur virginal est

⁴ Ap 14, 4. Rappelons-nous aussi ce passage du livre de Ruth : « Ne me presse pas de t'abandonner et de m'éloigner de toi, car où tu iras, j'irai, où tu demeureras, je demeurerai ; ton peuple sera mon peuple et ton Dieu sera mon Dieu. Là où tu mourras, je mourrai et là je serai ensevelie. Que Yahvé me fasse ce mal et qu'il y ajoute encore cet autre, si ce n'est pas la mort qui nous sépare ! ».

fidèle et un cœur fidèle est virginal. La vraie fidélité, c'est cela. Par rapport à Dieu, c'est adorer le Dieu unique et ne pas adorer d'autres dieux. La fidélité est dans ce « premier amour »⁵ de l'adoration, elle consiste à creuser ce premier amour de l'adoration, et ainsi à suivre l'Agneau partout où il va. Transposons sur le plan humain : la fidélité consiste à suivre celui qu'on aime dans toutes les profondeurs ; non pas à le suivre dans ses bêtises s'il en fait — cela n'est pas de la fidélité —, mais à le suivre dans ce qu'il a de plus profond, de plus « lui-même ». La fidélité implique donc que l'on soit intelligent pour celui qu'on aime : on sait ses limites, mais on sait qu'il est une personne humaine aimée de Dieu. On veut alors creuser en profondeur, en évitant les choses qui risquent de susciter des heurts et d'être des obstacles. La fidélité est la force d'un amour conquérant, d'un amour qui doit toujours conquérir de nouveau le cœur de l'autre, parce qu'un amour demande toujours de progresser : il ne peut pas s'arrêter ; et cette croissance constante réclame la fidélité. C'est pour cela que la fidélité, nous permettant d'aller toujours plus loin dans l'amour à l'égard de celui que nous avons choisi, de celui que nous aimons, réalise une unité toujours plus grande : on suit celui qu'on aime, c'est-à-dire qu'on est attiré par lui et que lui est attiré par nous dans la mesure même où nous sommes proches de lui. C'est dans cette unité de l'amour réciproque, c'est dans ce choix réciproque, que la fidélité peut et doit s'accomplir pleinement. La fidélité est donc, pour l'amour personnel, à la fois *disposition* et *épanouissement*. On peut dire, en employant le terme en son sens fort, son sens philosophique, qu'elle est comme la « propriété » de l'amour spirituel. L'amour spirituel ne peut exister que dans et par la fidélité. Cela n'est pas facile. Aimer vraiment est ce qu'il y a de plus difficile. On croit, au début, que c'est facile, parce que l'on confond amour et passion ; mais l'amour spirituel est une conquête constante ; c'est notre spiritualité qui grandit toujours, c'est notre personnalité qui s'approfondit grâce à l'autre. C'est donc difficile, parce qu'il y a des moments où l'on n'est plus porté par la passion et où l'amour spirituel doit porter la passion et la renouveler — ce qui est rude. Il y a des moments de désert, où on ne sent plus rien du tout. Cela n'a aucune espèce d'importance. Ce n'est pas ce qu'on sent, qui est important, c'est la volonté d'aimer. C'est cette volonté d'aimer qui est l'amour. Quand cette volonté d'aimer est dépassée par un amour très grand et que la passion aide, c'est très simple, c'est très beau. Mais ce n'est pas à ces moments-là que la fidélité devient quelque chose d'absolument indispensable ; c'est au moment où la passion, en quelque sorte, n'est plus là, où elle est comme éteinte, et où nous ne sentons plus rien. Nous avons aimé, nous avons choisi, et voilà que nous nous disons : pourquoi celui-là ? pourquoi celle-là ? Vraiment, on ne comprend plus, on ne sait plus... A ce moment-là il faut comprendre que l'amour spirituel qui a existé, qui est, ne meurt pas. Un amour spirituel ne peut pas mourir. L'amour passionnel se corrompt par la haine ou par la tristesse, mais l'amour spirituel ne peut pas mourir parce qu'il est spirituel et qu'il porte sur une personne. Ce qui peut arriver, c'est qu'on ne le sente plus ; on peut très bien ne plus en avoir conscience. A ce moment-là il n'y a plus qu'un seul recours : vouloir aimer et se dire : « Il y a eu ce choix entre nous, nous nous sommes choisis et nous nous sommes aimés, et nous voulons être fidèles ». Et il faut que cette détermination soit réciproque. Mais il arrive qu'elle ne le soit pas ; il faut alors que la fidélité de l'un porte

⁵ Cf. Ap 2,4.

l'autre ; malgré l'autre il faut être fidèle. Cela, c'est l'héroïcité dans l'amour d'amitié, c'est l'héroïcité dans l'amour spirituel : être fidèle alors que l'autre ne l'est pas et savoir qu'on est capable de porter l'autre même dans son infidélité. Porter l'autre dans son infidélité, c'est vraiment l'aimer pour lui-même au-delà de tout.

Parce que cet amour humain est très difficile au milieu des luttes, et qu'il réclame une fidélité constante, le sacrement de mariage est là pour donner la grâce et pour transformer cet amour en un amour divin : le Christ est présent, le Christ unit ceux qui se sont aimés, ceux qui s'aiment. La fidélité, dans le mariage, prend donc une nouvelle dimension : c'est la fidélité du Christ à l'égard de l'Eglise⁶, la fidélité de Yahvé à l'égard de son peuple. Le prophète Osée, qui est le prophète de la fidélité, nous montre comment Dieu continue d'aimer Israël malgré son infidélité, et aussi comment Dieu réclame de nous cet héroïsme dans l'amour, ce don total de nous-mêmes, comment il nous demande d'aller toujours au-delà, d'être fidèles et de trouver notre joie dans cette fidélité.

⁶ Cf. Eph 5, 22 sq.